

# OUATTARA

Avant de la regarder, écoutez-là, cette œuvre.

Ceux qui savent juger d'une peinture à l'oreille reconnaîtront ce souffle sourd, puissant et rauque qui signe les arts essentiels en grondant derrière eux comme le moteur de leur secret.

Brun vrombissement des rhombes, acide stridence des sifflets et des cris, brouhaha étouffé des palabres secrets, scies, millions de scies, des élytres et mandibules, feulements des vents et des poussières, toute la basse continue de la continuelle messe basse du cosmos. Il souffle là un râle aussi rauque que celui des prêtres de l'antique Dodone arrachaient au grand chaudron de bronze en te fustigeant de leurs cordes en cuir. Ils reconnaissaient la voix, pouvaient traduire la langue : c'était celle du Tout, celle qui monte encore du crépuscule des savanes et de la caverneuse gorge des masques.

Avant même de s'ouvrir sur cette œuvre, l'œil y a entendu, dans son lointain, la grave psalmodie du Tout.

Puis l'œil s'ouvre. Mais l'œil s'est-il vraiment ouvert? Plus exactement, sur quoi s'ouvre un œil quand il s'ouvre sur la nuit ? Quand il s'ouvre sur ce que nul œil ne peut voir? Sur quoi s'ouvrent nos yeux lorsqu'ils ne s'ouvrent pas sur le visible ? Car c'est bien ce qui se passe ici. L'invisible est, selon son propre dire, l'unique préoccupation picturale de Ouattara.

"Dieu a créé le chat pour que l'homme puisse caresser le tigre", dit un beau proverbe d'Extrême-Orient.

De la même manière, toutes les cultures traditionnelles assurent que Dieu a créé l'artiste pour que l'homme puisse, ne serait-ce que des yeux, caresser l'Invisible?

Nos yeux doivent donc s'accommoder à cette œuvre, comme ils ont à le faire avec l'obscurité. Et à peine commenceront-ils à y deviner quelque présence qu'un brusque éblouissement les reconduira à la cécité. Car nous voici sommés de passer de la vue à la Vision. Nous voici plongés dans l'horreur d'une profonde nuit", scandée de ténèbres hurlantes, d'éblouissements cinglants, nuit d'effroi et de joie, une nuit d'initiation.

Ils sont nus, ils ont peur. Pas de Lune. Ténèbre bruissante du *Sinzang*, le Bois Sacré. Longue attente, seulement ponctuée des frissons qu'ils préfèrent attribuer à l'Harmattan qui se lève, mais qui se font plus nombreux à mesure que monte le bourdonnement des *tiaraga*.

Lourdes odeurs de braises, de plumes brûlées, de beurre de karité, odeurs de sang déjà, autour d'eux, mais pas encore du leur. Ils ne savent presque rien, sinon que vont bientôt surgir les masques, et avec eux les épreuves, les énigmes, la douleur et la mort. On leur a bien dit qu'ils allaient renaître, mais ils savent qu'ils vont mourir. Qu'imminemment ils vont mourir, avalés par ce Tout, immense et inconnu, qu'ils entendent rugir autour d'eux d'un hurlement de plus en plus affamé et de plus en plus proche.

Ils vont perdre connaissance. Ils vont traverser la Nuit. Ils vont prendre Connaissance. Pour le moment, ils tremblent dans leur nausée, serrés dans la main froide de la Panique. Juste

avant la liesse de tout connaître, ils connaissent l'horreur de tout redouter, de redouter le trop immense Tout.

C'est en une nuit pareille, Ouattara, que va et revient sans cesse ton œuvre. C'est en cette sacrée nuit qu'elle nous enfonce à sa suite, pour aller voir ce Tout que l'on ne voit que lorsqu'on ne voit plus rien.

Mais en quoi nous concerne-t-elle, cette plongée dans la nuit africaine et ses sortilèges, pour étonnants soient-ils? En quoi cet invisible regarde-t-il l'art d'aujourd'hui, à Paris, New York ou Tokyo?

Si nous écoutons mieux encore les voix qui chuchotent en cette œuvre, on peut entendre aussi celle d'un autre génie, à nous plus familier que ceux des brousses. C'est celle de Picasso racontant sa première visite au musée de l'Homme :

*"Les masques, ils n'étaient pas des sculptures comme les autres. Pas du tout. Ils étaient des choses magiques (...) Les Nègres, ils étaient les intercesseurs. je sais le mot en français depuis ce temps-là. Contre tout contre les esprits inconnus, menaçants. Je regardais toujours les fétiches. ,l'ai compris: moi aussi, je suis contre ton Moi aussi, je pense que tout c'est inconnu, c'est ennemi (...) Mais tous les fétiches, ils servaient à la même chose. Ils étaient des armes, pour aider les gens à ne plus être les sujets des esprits (...)J'ai compris pourquoi j'étais peintre. Tout seul, dans ce musée affreux, avec des masques. des poupées peaux-rouges, des mannequins poussiéreux. Les Demoiselles d'Avignon ont du arriver ce jour-là mais pas du tout à cause des formes : parce que c'était ma première toile d'exorcisme, oui !"*

Ainsi donc la modernité artistique est-elle née de cette première victoire picturale sur la peur du tout. C'est-à-dire d'une expérience du sacré radical. Voici plus d'un siècle, disons depuis Gauguin, qu'est posée la question du rapport entre sacralité et modernité artistique. Il n'y a pas de grande œuvre sans grand enjeu derrière elle. Et l'enjeu immense qui hante celle de Ouattara. C'est celui de l'émergence d'une culture universelle. Nul ne l'avait mieux deviné que Malraux, dans les Voix du Silence : *"Par des voies différentes de celles des grandes religions, les arts sauvages sont les moyens d'une communion cosmique; c'est pourquoi ils meurent partout où l'établissement des Occidentaux détruit celle-ci. Communion orientée non par le semblable comme elle le fut en Grèce, mais par le dissemblable comme elle le fut en Orient. Une telle communion nous est-elle inconcevable ?*

Quarante ans après, les occidentaux commencent à penser que non seulement cette communion est effectivement concevable, mais que notre survie dépendra de notre capacité à la réaliser. Et la spiritualité africaine nous demeure-t-elle aussi folklorique quand les scientifiques eux-mêmes formulent "l'hypothèse Gaïa", qui tiendrait la Terre pour un organisme vivant, une entité à part entière avec lequel nous devons vivre en relation de symbiose et non plus de constantes agressions.

Et quarante ans après, alors que le mot "sacré" n'effraie plus nos rationalismes, Ouattara, les serrant au plus près, reformule les essentielles questions de Picasso et Malraux.

On connaît la phrase célèbre et fondatrice de Maurice Denis : *"Avant d'être une femme nue, un cheval de bataille ou quoi que ce soit d'autre, un tableau est d'abord une surface recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées"*. De la même manière, tout nous

invite maintenant à écrire : "Avant d'être une messe du Dimanche, une initiation du Poro, ou n'importe quel autre rite, croyance ou morale, le sacré est d'abord une profondeur du monde habitée de puissances en un certain ordre organisées". La peinture de Ouattara n'a d'autre sens qu'en la juxtaposition de ces deux propositions. La première a fondé la modernité picturale. La seconde réitère, dans la tradition ou *philosophia perennis*, l'éternité d'un rapport vivant au monde. Un rapport que nous avons dramatiquement oublié, aveuglés par certains scientismes matérialistes, mais dont nous savons désormais qu'il presse de le retrouver.

Et c'est là, dans le dévoilement des rites de cette communion, que nous trouvons cette œuvre, puissante au point d'engendrer un monde où puissent se croiser, sans supercherie, convention ni ridicule, Osiris, Jean-Michel Basquiat et le reggae, sans oublier, bien sûr. *Ka-Tyeléo*, "grand-mère du village" et "déesse" du pays Sénoufo. Lors d'un dernier vernissage de Ouattara à New York, Arman me disait : "*Il réussit k plus difficile, la conjonction de la tradition et de la modernité*". Il voulait sans doute parler de l'union d'un monde où tout a un sens et d'une vie où plus rien ne saurait en avoir un. C'est en ce point que, dans les sabliers qui coulent en nombre de ses œuvres, se croisent l'éternel et le nouveau, ce qui fut à jamais et ce qui apparaît pour toujours.

Voilà en quoi cet invisible nous regarde, en quoi il nous importe aussi de le regarder.

Picasso se savait intercesseur. Quelques autres, depuis, plus ou moins qualifiés dans les sciences de l'extase, se sont décrétés chamans, ce qui est le même mot. Mais on a peu vu danser leur art.

Avec l'œuvre de Ouattara, la peinture danse enfin sous le volcan de vivre et au bord du gouffre de connaître.

Fermez les yeux, écoutez-le ronfler, ce violent feu de Voir, écoutez-les crépiter, ces braises visibles d'un Invisible que nous n'avons pas le droit de voir avant qu'il ait fini de brûler. Et c'est à quoi sert l'art. Comme tout poésie, comme toute alchimie, comme toute prière, et comme le disait Saint-Pol Roux, il est "*un four à brûler le réel*".

En pays Sénoufo, comme en bien d'autres terres, un conteur termine presque toujours son histoire par une formule de ce genre : "*Et que celui qui ne me croit pas, qu'il fasse trois pas à l'orée du village, il verra des génies qui tressent une corde de sable*", ou "*bâtissent une maison d'eau*" ou encore "*pêchent avec un filet de feu*". De la même manière, au moment de conclure, serais-je tenté de prévenir : que celui qui ne me croit pas, qu'il fasse trois pas hors des petits villages des arts à la mode, et il verra des génies tisser à l'esprit des habits de terres et de sucs, ou construire à l'Invisible des demeures d'éblouissement. Ils ne sont pas fréquents, ne l'ont jamais été, Ouattara est l'un d'entre eux.

Nous te saluons. Intercesseur !

Gérard Barrière  
15 septembre 1990